Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 39

Artikel: Eboulements en Suisse
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186550

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-neuvième année. N° 39 Samedi 24 Septembre 1881

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. —
six mois. . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Eboulements en Suisse.

A l'occasion de l'affreux malheur qui vient de frapper le village d'Elm, nous avons recherché, dans l'histoire et les chroniques, quelques détails sur les divers éboulements que notre pays a eu à déplorer. Il suffira de jeter un coup d'œil sur ce résumé, pour voir combien nos contrées alpestres ont été souvent désolées par ces terribles fléaux.

Nous plaçons en première ligne la chute du Tauretunum, arrivée en l'an 563, d'après l'évêque Marius, écrivain contemporain. Les opinions des savants sont très divergentes au sujet de l'endroit où l'évènement a eu lieu; mais l'opinion la plus accréditée, est celle de M. le baron de Gingins, qui le place un peu en amont de St-Maurice, dans un défilé étroit formé à l'entrée du Valais. Le lit du Rhône étant obstrué par l'éboulement, l'eau revint en arrière et inonda la plage supérieure. Puis les eaux accumulées s'ouvrant un passage en dessous, noyèrent les hommes à l'improviste, comme elles l'avaient fait au-dessus, renversant les maisons, enlevant les troupeaux et bouleversant ou entraînant par une violente inondation, tout ce qui se trouvait sur ces rivages jusqu'à Genève où, suivant les chroniques, des ponts auraient été enlevés et plusieurs personnes noyées.

*
* *

La tradition rapporte que le village d'Epesses était anciennement situé sur un rocher au-dessus de son emplacement actuel; qu'un tremblement de terre fit glisser le sol et les maisons qu'il portait, quelques cents pas plus bas, et que comme personne ne périt dans ce déplacement, on institua une fête religieuse pour remercier le ciel d'une protection regardée comme miraculeuse. Cette fête fut célébrée jusqu'à la réformation. On se demande si ce fait n'arriva point à la même époque que la chute du Tauretunum et par suite d'un même tremblement de terre.

*
* *

L'an 1512, la fertile vallée de Bolens (Val-di-Blegno), dans le canton du Tessin, fut le théâtre d'une longue scène de désolation, par suite d'un tremblement de terre qui culbuta l'une sur l'autre deux montagnes et obstrua le cours de la Brenna. Cette rivière forma au fond de la vallée un lac qui croissait de jour en jour. Les habitants quittèrent leurs villages inondés et se baraquèrent, avec leurs troupeaux sur les flancs des montagnes d'où ils ne voyaient plus que les pointes de leurs clochers sortir de ce nouveau lac. Deux ans après, celui-ci qui avait 12,000 pieds de circuit, brisa tout à coup la digue épaisse que lui opposaient les débris des montagnes écroulées et causa un tel débordement, que tous les villages et hameaux des vallées inférieures, jusqu'à la rivière du Tessin, furent entraînés avec les bestiaux, les vergers, les vignobles, les forêts et les chaussées; le bourg d'Abiasco fut détruit presque en entier. Ce désastre coûta la vie à plus de 600 personnes, parmi lesquelles était une compagnie de soldats suisses allant en Italie.

*
* *

En 1545, la vallée de Bagne, dans le Bas-Valais, fut cruellement éprouvée. Le poids des neiges, joint à une secousse de tremblement de terre, fit tomber une montagne dans la Dranse, qui détruisit presque entièrement le grand village de Bagne et divers hameaux; 500 bâtiments furent anéantis et 140 personnes périrent dans les eaux ou sous les écroulements.

*
* *

Le 4 mars 1584, une montagne située au-dessous des tours d'Aï, s'éboula avec un bruit affreux à la suite d'un tremblement de terre. Elle couvrit tout le village de Corbeyrier, glissa plus bas sur Yvorne qu'elle écrasa en grande partie; 122 personnes furent ensevelies avec 69 maisons, 126 granges, 5 moulins, 50 chevaux et 300 vaches. Les deux villages ont été rebâtis sur l'emplacement des anciens dont ils sont séparés par une épaisse couche de terre et de rocailles.

*
* *

Le village du Simplon, dans le district de Brigue en Valais, a été rebâti sur les ruines d'un plus ancien qui disparut le 31 août 1597, par la chute d'une des masses de la chaîne du Simplon, sous les débris de laquelle 80 personnes trouvèrent leur tombeau.

*
* *

Dans la vallée de Chiavenne, qui faisait alors partie des Grisons, fleurissait jadis au pied du mont Conto, le bourg opulent de Pleurs, orné de nombreuses églises, de palais, de jardins de plaisance, de promenades, qui lui donnaient l'apparence d'une riche cité. Entrepôt du commerce entre l'Allemagne et l'Italie, Pleurs devait sa ri-

chesse à son industrie: des marchands y faisaient travailler chaque année plus de 20,000 livres de soie.

Le 14 septembre 1618, après plusieurs jours de pluies abondantes et continuelles, une portion de terre du Mont Conto, se détacha et couvrit plusieurs parties du vignoble. Les bergers coururent à Pleurs pour avertir les habitants du péril qui les menaçait. « Le Conto a depuis longtemps de larges fissures, dirent-ils effrayés; les troupeaux s'en éloignent en mugissant. » D'autres dirent que dans les villages voisins, les abeilles avaient abandonné leurs ruches en bruyants essaims et qu'après avoir tournoyé en l'air quelques moments, elles étaient retombées mortes à terre. Les habitants de Pleurs ne tinrent aucun compte de ces avertissements. — Soudain, à l'entrée de la nuit, un vaste ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, agita toute la contrée; puis il se fit un silence de mort. Une vapeur extraordinaire, mêlée de poussière, remplit le ciel. Les eaux de la Maira se perdirent. Le lieu où Pleurs avait été, se trouvait couvert, à une hauteur de 100 pieds, par les débris du Conto. Pas une pointe de clocher qui marquât la place qu'avaient occupée les demeures des hommes. Les corps de 2500 victimes gisaient sous l'énorme tombeau.

*
* *

La montagne des Diablerets a acquis une triste célébrité par deux éboulements terribles, en 1714 et 1749, produits sur les alpages de Cheville et de Leytron, dans le versant valaisan. Des troupeaux entiers, avec 180 bergers périrent dans la première catastrophe; 120 chalets furent renversés; un riche sol fut transformé en désert et recouvert de décombres. Un homme du village d'Aven avait disparu sur la montagne comme tant d'autres victimes. On avait si bien cru à sa mort que sa femme fut déclarée veuve, ses enfants orphelins et qu'une messe fut célébrée pour le repos de son âme. Trois mois après, la veille de Noël, il reparaît pâle, défait de maigreur, pouvant à peine se soutenir, des habits en lambeaux et la figure d'un spectre. La porte de sa maison lui est fermée, on court au curé pour exorciser le revenant; enfin il parvient à leur persuader qu'il est en vie et raconte qu'au moment de la catastrophe il était à prier dans son chalet, adossé à un roc. L'éboulement passa sur sa tête avec un bruit de tonnerre; un rocher détaché vint s'appuyer contre celui au pied duquel le chalet était placé et empêcha celui-ci d'être écrasé par les pierres et les terres accumulées au-dessus de sa tête. Quelques fromages restés dans le chalet furent toute sa nourriture; un filet d'eau qui filtrait d'en haut étancha sa soif; et après avoir travaillé sans relâche à se créer une issue, il put enfin revoir la lumière.

Le second éboulement entassa de nouvelles ruines sur les premières, recouvrit d'autres pâturages, renversa 40 bâtiments et alla écraser, à une lieue au-dessous, dans une scierie, cinq paysans bernois qui bien qu'avertis par les Valaisans, croyaient ne courir aucun danger à une si grande distance.

La Lizerne qui traversait ce théâtre de destruction, obstruée dans son cours et arrêtée comme par une digue, disparut pendant huit jours pour les vallées inférieures qu'elle arrose et forma le lac Derborentze, qui date donc de 1749 et dont l'étendue est égale à celle du lac de Bret.

*
* *

Le 15 et le 16 juillet 1795, furent marqués par le terrible désastre de Weggis. Le 15, vers trois heures après-midi, le sol se fendit au pied du Righi, avec un bruit alarmant; mais ces accidents étant très fréquents dans la contrée, les habitants ne s'en effrayèrent point. Sur le soir, le fracas de la montagne redouble, et la grande masse entièrement détachée, se met en mouvement; tout le terrain se déplace, descend et fait des progrès lents mais irrésistibles. Le curé accompagné de plusieurs paroissiens monte sur une hauteur voisine pour juger de cet étrange phénomène. Plusieurs chalets avaient déjà disparus, ce qui engagea promptement à démeubler les maisons du haut du village. Vers neuf heures on vit que le mal était sans remède. L'obscurité de la nuit ajoutait à l'horreur de la scène: le marguiller de la paroisse alla de maison en maison avertir les habitants. Enfin, l'éboulement s'approche comme un torrent de lave auquel il ressemble par la lenteur de sa marche, et atteint les maisons de Weggis. On n'entend plus que cris et gémissements; les vieillards, les malades, les enfants au berceau, sont transportés en rase campagne. A la pointe du jour, le regard cherchait en vain les riantes prairies, les champs couverts de moissons jaunissantes, les arbres fruitiers et les jardins, qui faisaient du petit pays de Weggis, l'une des plus fertiles et des plus belles contrées de la Suisse. Quarante-neuf familles perdirent leurs habitations et allèrent s'établir au milieu des prairies. Presque près de 100 arpents de terre (à 45,000 pieds carrés l'arpent) perdirent toute trace de culture.

*
* *

Quelques années plus tard, le 2 septembre 1806, la belle vallée qui se prolonge pendant deux lieues entre les lacs de Lowerz et de Zoug, sur une lieue de largeur, depuis les flancs escarpés du Righi jusqu'à ceux du Rossberg, fut le théâtre d'un éboulement plus épouvantable encore. Après deux jours d'une pluie battante, quelques grosses pierres roulèrent avec fracas du sommet du Rossberg. Une heure après, une épaisse couche de terre se détacha des sommités et glissa lentement avec une portion de forêt. Tout-à-coup la montagne entière sembla s'ébranler; le sol se séparant du roc avec pâturages, forêts, habitations, s'éboula impétueusement. La largeur des couches mouvantes était de 1000 pieds, leur épaisseur de 100 et leur longueur de près d'une lieue. En cinq minutes elles changèrent la belle vallée en un désert; quatre villages et une multitude d'habita-

tions éparses furent ensevelis; les eaux du lac de Lowerz, en partie comblé, refoulées à 250 pieds plus haut que son niveau renversèrent tout sur ses bords; 74 personnes purent se sauver; 14 furent retirées vivantes des décombres le lendemain du désastre, et 584 périrent ainsi que 323 pièces de bétail.

*
* *

En 1819, la paroi la plus escarpée du Weisshorn, se détacha à 9000 pieds au-dessus du village de Randa (Haut-Valais) et couvrit la vallée sur une longueur de 2400 pieds de blocs de glace, de pierres et de terre, accumulés à 150 pieds de hauteur. Le village de Randa ne fut point atteint par la masse, mais ses maisons furent enlevées comme de la paille par le courant d'air. Huit chèvres, avec leur étable furent retrouvées à 100 pas du village; une seule était encore en vie. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette catastrophe, c'est qu'il n'ait péri que deux personnes, quoique des familles entières aient voyagé en l'air avec leurs maisons et aient été ensevelies sous les décombres.

Yvonand.

Connaissez-vous le site agreste
Au nom gracieux d'Yvonand,
Ce lieu de plaisir où je reste
De vingt-cinq à trente jours, quand
Le soleil et la canicule
Chauffent l'air impur des cités,
Créant le typhus qui pullule
Dans leurs miasmes empestés?
Si ce frais et charmant village
Peut-être vous est inconnu,
Je vais consacrer une page
A le peindre par le menu.
Figurez-vous un lac perfide
Dont le cristal jamais ne dort;
Puis une grève jaune, humide,
Qui lui fait comme un cadre d'or;
Puis des bosquets et des prairies,
Des noyers sombres, plantureux,
De beaux jardins, des métairies
Où s'abritent des gens heureux.
Tel est l'aspect de la retraite
Où je goûte et paix et repos.
Mais parfois un bruit m'inquiète;
L'agriculteur, qui bat sa faux
Bien avant l'heure matinale,
Trouble mon paisible sommeil.
De ma couche je me dévale
Et je vois lever le soleil.
Ce malheur n'est pas trop sensible;
Au matin, l'air pur est si frais;
L'appétit me vient et je vais,
Avec un transport indicible,
Savourer un frugal repas.
Alors, sur l'onde ou sur la terre,
Loin des ennuis, loin des tracas,
A mon gré, je pêche ou bien j'erre,
Tantôt rimant une chanson,
Tantôt rêvant une nouvelle.
J'écoute chanter le pinson;
J'entends gazouiller l'hirondelle.
C'est ainsi que passent mes jours.
Le soir, je contemple les teintes
Que le couchant met au velours
Des prés, quand résonnent les plaintes
Du lac, aux flots harmonieux.
Je prête une oreille attentive
A ses accents mystérieux
Qui viennent s'éteindre à la rive;
Et je m'endors, en pardonnant
Aux malheureux hommes d'affaires
Que des raisons trop financières
Tiennent éloignés d'Yvonand.

J. Besançon.

La chasse au loup à Froideville.

Un de nos abonnés nous écrit: « Votre histoire de chasse, racontée dans le *Conteur* de samedi dernier, m'a remis en mémoire une anecdote relative à la chasse au loup, à Froideville, sous le régime bernois. Les loups, alors très nombreux dans la contrée, s'aventuraient jusque dans les fermes et les villages où ils commettaient chaque soir quelque larcin. Dans le but de détruire ces carnassiers, on organisa des « battues » où tout le monde prenait part, même des femmes; mon grand'père se souvenait d'avoir vu, dans ces occasions, des paysannes armées d'un fusil et portant une giberne en sautoir.

Mais comme ces « battues » se faisaient aux frais de la commune, le vin qu'on y buvait et les abus qui en étaient la suite, constituaient pour la localité un mal plus grand encore que tous les loups ensemble. Aussi Leurs Excellences firent-elles défendre de la manière la plus sévère aux habitants de Froideville, de boire du vin dans ces chasses en commun et même de « parler de boire ». Dès lors, et cela se comprend, les chasses devinrent moins fréquentes et les chasseurs moins zélés. Le mot d'un de ceux-ci, dans une des dernières « battues » faites à Froideville, est resté dans le souvenir des habitants de ce village. Après avoir couru par monts et par vaux, exténué de fatigue et fort altéré, il sentait plus que jamais la dureté des privations qui leur étaient imposées, et songeant tout-à-coup aux gaies chasses d'autrefois, il gravit un petit tertre, se tourne vers ses camarades et s'écrie: « Eh, qu'il ferait bon faire glouglou! »

Ce disciple de Bacchus avait trouvé moyen d'exprimer l'ardent désir qu'il avait de boire quelques verres de vin, sans cependant qu'on puisse lui appliquer de pénalité en vertu de l'ordonnance de Berne.

Lo Schah dè Perse pè Clliarmont su Mordze.

Vo z'âi bin oïu parlâ, y'a on part d'ans, dè cé coo que lâi diont lo Schah dè Peice, qu'étâi venu pè châotrè! Cé gaillâ est on espéce dè râi dè per lé, et binsu on tot petit fe dè cé certain Histape dâo catsimo. Vo vo rassoveni bin, âo chapitre VI, dè: *Qui est-ce qui a créé le mondè?*

D. *Ne furent-ils pas traversés dans cet ouvrage?*

R. Ils furent traversés par les peuples voisins et les Samaritains, ensorte que l'ouvrage fut interrompu jusqu'au temps de *Darius*, fils d'*Histape*, roi de Perse, qui ordonna de le continuer.